Yves Ansel, *Pour un autre Stendhal*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/862>

DOI : 10.4000/studifrancesi.862

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 380

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Yves Ansel, *Pour un autre Stendhal* », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.862>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Yves Ansel, *Pour un autre Stendhal*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

YVES ANSEL, *Pour un autre Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2012, pp. 390.

- 1 Voici une parfaite démonstration de la méthode d'Yves Ansel qui se dit heureux d'avoir échappé à ce que Thibaudet a nommé «la critique des professeurs». Faire table rase du passé, telle a été son intention, animé qu'il était par la volonté inlassable d'en finir avec les ravages de la *doxa* stendhalo-beyliste, entretenue par les «stendhaliens patentés» (on n'en nommera aucun), aussi bien qu'avec les postulats de la nouvelle critique ou de la théorie de la réception. Donc, reprendre *littéralement* les textes, «s'en tenir à un mot à mot» pour se libérer de toutes les grilles de lecture. D'où une guerre soutenue contre les explications qui n'expliquent rien, contre «les héritages critiques impensés», notamment le dogme du «texte un» qu'il ne cesse de dénoncer (voir pp. 107, 109, 111, 118, 125, 201, 217, 228). Ce volume de synthèse regroupe, à l'exception d'un seul, des textes revus et remaniés, publiés entre 1996 et 2011; ce qui les caractérise et les rend le plus souvent stimulants, c'est le non-conformisme revendiqué par un auteur assez modeste pour reconnaître que certains d'entre eux, bien qu'ils aient été novateurs, sont restés lettre morte. Les textes sélectionnés ont été regroupés sous quatre rubriques.
- 2 D'abord un ensemble d'études générales: *Stendhal pamphlétaire*, *To print or not to print*, *Stendhal et socio-politique de la réception*, et une quatrième tout entière consacrée à *La Chartreuse de Parme: Lire toute la fable*. Même si les points de vue exposés ont pu déranger l'idéalisme de quelques stendhaliens de l'arrière-garde – mais existe-t-elle ou compte-t-elle vraiment? –, même si le ton polémique leur a déplu, force est de constater que la démarche ansélienne ne laisse pas indifférent et souvent fait mouche, ou en tout cas provoque la discussion. Pour ne citer qu'un exemple entre cent, qu'on se reporte à ce qui est dit de l'égotisme stendhalien tel que l'a défini Valéry, ou à l'«aberrante vision» qui en découle, celle d'un écrivain «quasi autiste, mallarméen avant l'heure». Le morceau de choix, celui que son auteur préfère, c'est *Stendhal et le*

pamphlet. Stendhal, qui n'a pas écrit que deux pamphlets (*Racine et Shakespeare, D'un nouveau complot...*), a toujours écrit contre quelqu'un, voire contre sa classe, contre une idée reçue, dans ses essais, ses biographies, ses articles «anglais» et ses récits de voyage. Y. Ansel peut affirmer que «la pensée beyliste cristallise dans l'opposition» (p. 30). Dans la même section, on appréciera d'autant plus *Stendhal et Voltaire* que les rapports des deux écrivains ont été rarement étudiés. Comme le prouvent de nombreux points de contact qui ne sont pas que des coïncidences, Stendhal a longtemps pratiqué Voltaire qu'il trouve souvent «froid» ou dont il regrette que les personnages manquent de naturel, mais il a apprécié sa clarté et retenu sa leçon sur le «pouvoir corrosif des mots». Et Y. Ansel de conclure: «Comment et pourquoi faire taire Voltaire, vouloir à toute force tirer Stendhal du côté de Rousseau?». Dans les quatre articles où il propose une relecture de *La Chartreuse*, Y. Ansel s'en prend allègrement aux «lectures reçues» (p. 288), peut-être pas autant qu'il le prétend quand il s'interroge sur la complexité des «héros» d'un roman qui serait avant tout «l'histoire d'un groupe». En revanche sont dévoilés des aspects insoupçonnés ou qui auraient été négligés ou mal interprétés: ce roman réputé «italien», mais qui «doit assez peu à l'Italie» (p. 248), est en fait un roman de «la société de cour». Stendhal «a tordu la vérité historique pour faire rentrer le XIX^e siècle dans des cadres sociaux surannés» (p. 291), venus tout droit de Molière, Mme de La Fayette, La Fontaine et, «surtout», Saint-Simon. Sur les traces de Pierre Barbéris, la lecture décapante revient sur l'analyse du régime politique parmesan, prenant pour cible les interprétations «lénifiantes», à l'exception de celles d'Aragon (1948) et de Richard N. Coe (1967), aveugles au despotisme de Ranuce Ernest IV («Peurs et rumeurs», pp. 249-267).

- 3 Non sans raison, Y. Ansel a quelque peu malmené «l'image standard de l'écrivain léguée par la tradition», image aujourd'hui datée, mais l'entreprise commencée avec une thèse soutenue en 1995 (*Stendhal, le temps et l'Histoire*, 2000) a été salutaire. Désormais, on peut lire Stendhal «autrement».